

Il était l'heure de monter dans l'avion, prendre la passerelle mobile destinée aux passagers, s'asseoir à la place indiquée par un numéro sur le billet.

Pour tromper l'ennui d'être transporté sans avoir rien à faire et comme si je m'attendais à retrouver une connaissance, j'ai regardé les passagers qui embarquaient à leur tour et qui cherchaient leur place. Mais je me détournai rapidement de cette occupation en repensant à l'air curieux qu'avaient pu avoir tous ceux qui m'avaient dévisagé lorsque j'étais passé entre les rangées de sièges. Un magazine de produits de luxe étant disponible à chaque place, je le feuilletai un certain temps. A un moment j'ai relevé les yeux et elle était debout face au siège qu'elle allait occuper à côté du hublot, dans la même rangée que la mienne, de l'autre côté de l'allée. J'ai observé son profil qui m'a tout de suite plu, ses cheveux rassemblés en chignon et retenus par une barrette. Elle n'a pas tourné son visage vers le mien.

Je la regarde de nouveau, assise dans le contre-jour du hublot. Elle a pris dans son sac en toile blanc un carnet de grand format, maintenant ouvert sur ses genoux. A cette distance et dans cette immobilité, il n'est pas possible de savoir si son âge est seize ou vingt-six ans.

Un passager s'est assis dans notre rangée de sièges, à côté d'elle, près de l'allée. Il n'est plus possible de la voir exclusivement mais je peux me tourner dans sa direction en prétextant jeter un coup d'œil sur le journal que lit son voisin. J'espérais que les mouvements de l'avion l'inciteraient à regarder autour d'elle, à se lever, à parler. A aucun moment elle ne croise mes regards, même si parfois sa tête, ses yeux s'immobilisent un instant. Peut-être se sent-elle sujet d'observation, gênée dans l'espace intérieur limité de l'avion.

Je ne pense pas qu'elle pose à son tour son regard sur moi. Si j'étais à la place de son voisin, je pourrais lui demander si elle va jusqu'à Séoul. Je prévois déjà de saisir la moindre occasion de lui parler lors de l'escale à Londres.

L'avion atterrit. Elle se lève. Plusieurs passagers s'avancent vers la sortie. Je les laisse passer. J'attends qu'elle rejoigne l'allée pour me lever à mon tour. Elle porte une veste militaire kaki, un jean et des baskets blanches, sans bijou ni gadget ajouté.

Il est tout à fait possible qu'elle soit coréenne. On avance de quelques pas dans l'allée, les uns derrière les autres, lentement. Une jeune femme se trouve entre elle et moi. On n'avance plus. La femme lui pose une question en français mais elle ne comprend pas cette langue. On avance encore. Lorsqu'elle arrive au niveau du steward et de l'hôtesse avant la porte de sortie, elle leur demande quelque chose en anglais dont je ne saisis pas le sens à cause de son accent et du bruit environnant. Le steward décroche un téléphone et lui répond qu'il en appelle un immédiatement. Je dois quitter l'avion sans pouvoir m'arrêter, ni connaître sa destination. Dans la salle d'attente de la correspondance pour Séoul, elle n'apparaît pas.

* * *

Je suis assis dans un jardin, une cour intérieure aménagée, commune à un salon de thé, deux galeries d'art et un petit immeuble d'habitation, dans le quartier d'Insa. Je suis fatigué. Le besoin constant de trouver des repères dans une ville dont je ne comprends pas les inscriptions, le fait d'être dévisagé par tous ceux que je croise dans les rues, un après-midi de marche sous la pluie hier, une soirée de soulerie et une nuit de sommeil perturbée par le voisinage, l'absence de perspective pour la journée à venir, les minutes qui doivent suivre, cet ensemble de facteurs me laisse dans un état de faiblesse paresseuse.

La cour de terre battue, sablonneuse, est agrémentée d'arbres et d'arbustes plantés contre les murs ou délimitant des allées, de plantes en pot, de rochers, de sculptures contemporaines et de pierres sculptées anciennes. L'accès à cette cour se fait par deux portes situées dans des angles opposés, épaisses et hautes, en bois vernis.

Le salon de thé est une construction sans étage, dans un style ancien, de quatre pièces disposées sur deux côtés perpendiculaires, avec un toit de tuiles aux coins incurvés. Je me suis d'abord assis sur la bordure de fondation, haute d'environ un mètre, nécessaire à cet angle à la mise à niveau horizontale du bâtiment. Ce coin est le plus éloigné des ouvertures principales du salon de thé. Il est ensoleillé. Ce qu'on entend venant de l'intérieur est de la musique traditionnelle.

Je me suis rendu compte qu'aujourd'hui était un jour férié par la rareté de personnes actives dans les rues, la fréquentation peu importante des restaurants. Les quelques projets que je pouvais avoir pour l'après-midi ont donc dû être abandonnés les uns après les autres. A mes pieds, enfoncé dans la terre, un genre de siège taillé dans un bloc de pierre, peut-être l'extrémité d'une colonne, vers lequel je me suis déplacé parce que l'ensoleillement portait alors sur lui. Je pouvais m'adosser au tronc maigre et difforme d'un arbuste.

Un peu plus tard, je me suis déplacé encore, deux mètres plus loin, de l'autre côté de l'allée menant à l'une des galeries, pour m'installer sur un bloc rectangulaire de granite, face à une partie secondaire de cette cour, tournant le dos aux tables et aux chaises installées dans la partie principale, aux trajets les plus fréquents s'effectuant selon une diagonale joignant les deux portes, au bassin bordé de rochers polis, superposés, entre lesquels apparaissent des touffes de feuilles pointues. Devant moi, des planches de deux mètres carrés forment une palissade. Le dessin du bois est visible. Ces planches sont propres, sans peinture ni rayure, mais partiellement humides après les averses récentes. Au-delà, la partie supérieure de buildings modernes, hétéroclites, occupe le ciel.

* * *